



L'église Saint-Martin de Mazerat à Saint-Emilion : un art roman de « l'entre-deux »

Christian Gensbeitel

Quelque peu oubliée parmi les nombreux monuments que compte la cité de Saint-Émilion, l'église Saint-Martin de Mazerat est pourtant un édifice qui ne manque pas d'intérêt du point de vue de son architecture romane et dans une moindre mesure, de son décor sculpté. Sa situation, à l'extérieur de l'enceinte et un peu à l'écart de la ville, ne doit pas nous laisser ignorer qu'elle fait partie des monuments les plus anciens du riche patrimoine de la Juridiction. C'est sans doute une des premières paroisses de Saint-Émilion, qui apparaît pour la première fois dans les sources parmi les possessions du collège de chanoines lors de la réforme imposée par l'évêque Arnaud Guiraud vers 1110 à la communauté fondée au cœur de la cité quelques décennies plus tôt¹. L'église Saint-Martin pourrait être plus ou moins contemporaine ou quelque peu antérieure à cette première mention, tout comme l'église Saint-Georges-de-Montagne, également citée pour la première fois dans ce même document et qui a déjà fait l'objet de plusieurs publications récentes². Elle s'inscrit aussi, très probablement, dans le même contexte chronologique que l'aménagement de l'église rupestre de Saint-Émilion³, la construction du fameux clocher qui lui est associé et les débuts du projet de la collégiale.

L'« archaïsme » relatif de l'église Saint-Martin, et en particulier de sa coupole, a été relevé par Jean-Auguste Brutails⁴, qui avait entrepris dès 1895 une étude très fine de l'édifice, à l'aide de dessins et de notes qui figurent en bonne place dans ses carnets⁵, sans pour autant lui consacrer une notice dans sa

thèse. En effet, il s'intéressait surtout à la coupole qui coiffe la travée sous clocher, lui prêtant un caractère précurseur dans le cadre d'une recherche poussée sur la constitution des modèles de ce type de voûtes en Aquitaine.

Malgré cette intuition du caractère « archaïque » d'un seul élément architectural, le savant conservateur des archives de la Gironde s'est bien gardé de proposer une datation, même approximative, de la construction. Pourtant, lorsqu'on découvre l'église, c'est bien aux expériences d'un XI^e siècle finissant que l'on ne peut s'empêcher de songer, ce qu'avait déjà suggéré Léo Drouyn sans hésitation, mais avec un argumentaire peu convaincant⁶. Il semble donc opportun, à la lumière des connaissances qui se sont affinées depuis un demi-siècle sur la constitution des formes romanes en Aquitaine, de rouvrir le dossier de cet édifice ambigu, contenant une part d'archaïsme, tout en relevant d'une architecture déjà évoluée, ce qui justifie le terme d'« entre-deux » présent dans le titre de cet article.

1. Masson 2011, qui renvoie aux sources et aux principales publications antérieures.
2. Gensbeitel 2009, Hanusse 1990 et Gaborit 1979, p. 367-370.
3. Piat *et alii* 2011, p. 63-69.
4. Brutails 1912, p. 171.
5. Drapeau 2014, p. 84 et fig. 5, p. 85.
6. Drouyn 1859, p. 108.

Un édifice roman discret

L'ancienne église Saint-Martin, dont on ne sait que peu de choses, manque cruellement de sources antérieures à l'époque moderne. Elle a en outre perdu son statut paroissial à la Révolution et est donc dépourvue d'affectation depuis deux siècles, ce qui explique pourquoi elle se trouve dans un état de relatif abandon, dans l'attente de restaurations qui ont commencé par l'extérieur, mais de façon encore sporadique⁷. Située à environ 700 m du rempart occidental de la ville de Saint-Emilion, au milieu des vignes de quelques-uns des crus les plus prestigieux de l'appellation, elle est aujourd'hui encore entourée du cimetière communal. Elle présente un plan des plus simples, mais dont l'effet d'étirement longitudinal est à souligner.

La nef à vaisseau unique de quatre travées, mesurant 23 m de long pour 7,30 m de large, est prolongée par une travée sous clocher alignée sur les murs gouttereaux et formant un pseudo transept (fig. 1). Au-delà, une travée droite de chœur plus étroite que la nef se termine par une abside. Le clocher, qui se dresse encore aujourd'hui à la rencontre entre la nef et le chevet, possède deux étages (fig. 2). Il devait en comporter un troisième, qui fut démolí par les jurats en 1575 pour éviter qu'il ne puisse servir de fortification aux Huguenots⁸. Le portail roman d'origine est placé à l'extrémité occidentale du mur sud de la nef, selon une formule qui n'est pas exceptionnelle en Bordelais⁹ même si, dans la plupart des cas, la position de ces portails est plus centrale par rapport à la longueur du vaisseau. Un autre portail, précédé d'un auvent, a été percé dans la façade occidentale en 1776, comme l'indique la date gravée au-dessus de l'arc.

Une importante campagne de transformation de l'église semble avoir été entreprise dans les années 1740-1770, puisque la tribune en bois placée à l'extrémité occidentale de la nef est datée de 1743, si l'on en croit les carnets de Brutails, tandis que la date de 1752 apparaît gravée sur un linteau placé sous l'ancien arc d'une des fenêtres du chevet, réduite à un format rectangulaire. Ce processus de remaniement des parties supérieures des ouvertures a d'ailleurs également affecté la plupart des fenêtres de la nef, qui sont rectangulaires à l'extérieur, alors que leurs ébrasements intérieurs, projetés en lunettes dans le lambris caréné qui couvre la nef – sans doute contemporain des réaménagements modernes – ont conservé leurs arrières-voussures cintrées. Ces reprises ont accompagné une réorganisation des parties orientales de l'église, l'abside étant isolée par un mur pour devenir une simple sacristie, et le sanctuaire étant établi dans la seule travée droite.

Il est probable que le mobilier de l'église ait également été renouvelé à cette occasion. Les photographies de Jean-

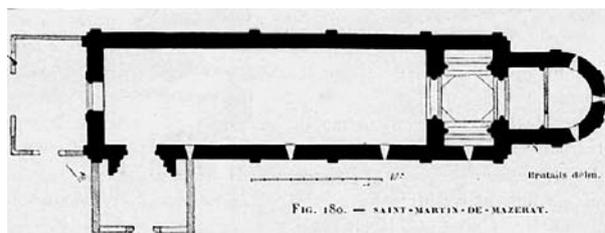


Fig. 1. - Plan de Jean-Auguste Brutails publié dans *Les vieilles églises de la Gironde* (1912).

Auguste Brutails nous le montrent encore en relativement bon état, alors qu'aujourd'hui il est en grande partie démonté et très dégradé¹⁰. L'autel majeur en bois du XVIIIe siècle, surmonté de son tabernacle, est encore en place sur son estrade précédée d'une grille de chœur, de même que les deux autels secondaires en pierre, adossés de part et d'autre de l'arc triomphal à l'extrémité orientale de la nef. Leur origine est peut-être plus ancienne, mais ils étaient encore recouverts d'un habillage de bois ou de stuc au début du XXe siècle¹¹. En revanche, les retables en bois qui accompagnaient ces autels sont aujourd'hui démontés et très dégradés. Les murs sont, quant à eux, recouverts d'un épais badigeon blanc qui empâte les sculptures et les moulures. Ce badigeon masque en fait des peintures murales qui ont été repérées un peu partout.

Des solutions architecturales entre maîtrise et expérimentation

Si nous faisons abstraction des remaniements modernes, somme toute assez aisément identifiables, l'église romane se révèle, malgré sa relative simplicité, d'un intérêt qui justifie largement le soin qu'a pris Jean-Auguste Brutails à en faire le relevé. Il s'agit d'une construction entièrement en pierre de taille, qui, de ce fait, s'apparente à l'architecture romane de la maturité, pouvant être rattachée pour l'essentiel au XIIe siècle dans le contexte de l'ancien diocèse de Bordeaux. Toutefois, par certains aspects, elle demeure tournée vers le passé. Tout d'abord, sa nef n'a jamais été destinée à recevoir un voûtement, comme le montre l'absence d'articulation intérieure des murs,

7. Ainsi au cours des années 2000, des appels à mécénat et des actions menées avec l'union Rempart.
8. Récemment, des travaux de consolidation ont permis de réinstaller dans le beffroi une cloche qui fut consacrée en 2014.
9. Saint-Georges-de-Montagne, Castelvieil, Saint-Martin-de-Sescas.
10. Photo de Brutails sur le site 1886 de la Bibliothèque universitaire de Lettres Bordeaux ; <http://1886.u-bordeaux3.fr/items/show/1498>
11. Idem et <http://1886.u-bordeaux3.fr/items/show/1504>.



Fig. 2. - Vue générale depuis le sud-est.

les contreforts extérieurs qui la divisent en quatre travées régulières n'étant là que pour raidir les murs. En outre, la seule fenêtre qui ait échappé aux remaniements du XVIII^e siècle, celle placée au plus près du portail méridional, relève d'une typologie que l'on retrouve le plus souvent sur des murs traditionnels en moellons, que l'on associe au XI^e siècle et au « premier âge roman », en Bordelais comme en bien d'autres régions. Son ouverture étroite est en effet coiffée d'un de ces linteaux monolithes dont l'échancrure de la base est destinée à créer l'illusion d'un arc, un élément que l'on trouve très abondamment lui aussi sur les édifices des premières générations romanes du XI^e siècle, dans toute l'Aquitaine et bien au-delà. Toutefois, la présence d'une telle fenêtre dans un contexte de construction en moyen appareil de pierre de taille n'est pas une formule si rare que cela. Ce type de linteau monolithe n'a pas disparu, loin s'en faut, avec le passage à la pierre de taille¹². Cependant, la conjonction de ces deux éléments – des fenêtres d'un type archaïque et une nef pour laquelle on n'envisageait aucun voûtement – est de nature à éveiller l'attention.

On relèvera également la présence, sur la façade occidentale, au-dessus de l'auvent moderne, d'un oculus roman,

qui devait être la seule ouverture de ce mur avant le XVIII^e siècle, comme à Saint-Georges-de-Montagne. Comme sur cette dernière église, le portail d'accès principal s'ouvre sur le côté méridional de la nef, ses trois voussures romanes s'inscrivant dans un avant-corps et de même, la porte a été rétrécie à une période tardive, mais, étant donnée la moindre hauteur de la nef, au-lieu d'un gâble, c'est un simple talus qui couronne l'avant-corps de Saint-Martin (fig. 3).

À cela s'ajoute la structure, effectivement singulière, de la travée sous clocher. La coupole au-dessus de laquelle s'élève le clocher repose sur quatre piliers composés d'un noyau à redents et de deux colonnes disposées en équerre définissant une travée carrée de 3,25 m de côté dans l'axe d'une nef large de 7,25 m. Cela suppose un net rétrécissement, qui se manifeste, à l'extrémité orientale de la nef, par la présence des deux pans de murs qui encadrent l'arc triomphal. Toutefois, cet espace rétréci s'ouvre de part et d'autre sur une étroite travée qui rattrape la largeur de la nef. De ce fait, à l'extérieur, son enveloppe s'inscrit dans

12. L'église de Gémozac, en Charente-Maritime, en offre des exemples sur sa nef.



Fig. 3 . - Portail méridional.

le prolongement exact des murs de la nef. La différence entre l'emprise de la tour et le mur gouttereau est compensée, au nord comme au sud, par un glacis mettant en valeur l'élancement du clocher, qui devait être d'autant plus important qu'il comptait trois étages au lieu des deux qu'il conserve aujourd'hui. Peut-être faut-il imaginer un effet de verticalité semblable à celui que produit le clocher de Saint-Georges-de-Montagne. C'est donc un transept ou pseudo-transept, pour reprendre la terminologie de Brutails, que dessine cette travée barlongue intermédiaire entre la nef et le chevet, dont les bras, réduits à de simples espaces annexes, sont couverts de dalles disposées en encorbellement formant deux rampants. Ce type de travée élargie est présent dans d'autres églises du nord de la Gironde, comme l'a indiqué Brutails¹³, mais on en trouve également en Angoumois, à Trois-Palis, ou en Périgord, à Coulaures, par exemple. Une seule baie, percée dans le mur sud, éclaire ce transept tandis qu'au nord, l'escalier en bois qui dessert le clocher occupe une partie de l'espace. Une porte en plein cintre aujourd'hui murée, qui devait desservir le cimetière, se trouve d'ailleurs à la base de ce mur, visible sur la face externe.

La croisée est coiffée d'une coupole qui a attiré l'attention de Brutails, occupé à répondre à la théorie de l'influence byzantine de Félix de Verneilh par des arguments visant à démontrer une généalogie locale de ce type de voûtes (fig. 4). L'aménagement des angles de la partie haute de la travée relève en effet d'une forme empirique qui peut avoir coexisté avec les premières coupes à pendentifs courbes. Leur maîtrise permit l'établissement de nefs à files de coupes, la cathédrale Saint-Etienne-de-la-Cité en étant sans doute le monument précurseur aux environs de 1100.

Il existe en Aquitaine d'autres exemples de ce type de coupes, que Jean-Auguste Brutails n'a pas tous forcément connus. En effet, à Saint-Martin-de-Mazerat les « pendentifs » combinent deux types, l'un que l'on peut qualifier de système d'encorbellement biaisé, au sud-est et au nord-ouest, et l'autre de véritable pendentif en panneau triangulaire, qui correspond aux angles sud-ouest et nord-est. Le premier type se distingue par

13. A Doulezon, Ruch, Sainte-Radegonde. Voir Brutails 1912, p. 148-149.



Fig. 4 . - Coupole de la travée sous clocher.

la présence, dans le bas de l'encorbellement, constitué de trois dalles disposés en porte-à-faux, d'un corbeau sculpté, représentant une tête assortie de deux membres, bras ou jambes. Le second type est un simple panneau triangulaire en pierre de taille qui s'avance pour venir couper l'angle. On admettra volontiers avec Brutails que ces deux formules, rarement présentes de façon concomitante, illustrent une phase de recherche, où différentes solutions sont proposées à la question du passage d'une travée carrée à un support circulaire ou octogonal permettant d'asseoir une calotte hémisphérique ou à huit pans.

Les départements voisins livrent plusieurs exemples comparables ou relevant de recherches analogues ¹⁴, à Cellefrouin, Yvrac et Montbron en Charente, à Saint-Martial-de-Mirambeau et Semoussac en Charente-Maritime pour les procédés dérivant de la trompe, à Bécheresse en Charente, à Consac en Charente-Maritime, mais aussi à Coulaures, en Dordogne, pour ce qui est des pendentifs plats. La plupart de ces dispositifs expérimentaux se dessinent dans la phase de mutation qui marque les dernières décennies du XIe siècle, et certains dérivent du principe de la coupole sur trompes, assez bien maîtrisé. Mais au lieu de tendre

dans les angles de petites voûtes en conques, on tente divers systèmes d'encorbellements, mais aussi des panneaux triangulaires disposés en oblique, qui annoncent les pendentifs, mais sans adopter la courbure que ceux-ci reçoivent dans le système le plus abouti. Les deux églises de Saint-Georges et de Parsac, dans la commune voisine de Montagne, offrent de semblables coupoles expérimentales sous leurs clochers. Dans cette même phase de tâtonnement, on observe de petites coupoles dont les pendentifs, déjà courbes, se prolongent sans interruption et sans corniche intermédiaire par la calotte elle-même, comme à l'église de Saint-Eutrope, en Charente, par exemple. La phase de réalisation de ces coupoles « primitives » ne saurait être remontée très haut dans le temps. Elles sont toujours associées à des structures parfaitement articulées qui ne se manifestent en Aquitaine méridionale que dans la seconde moitié du XIe siècle et certaines peuvent appartenir aux dernières décennies, voire au début du XIIe siècle.

14. Gensbeitel 2004b. Notices , 7, 16, 24, 42, 81 & 94.



Fig. 5 . - La nef vue vers l'est.

Un dernier trait d'originalité se manifeste dans le traitement des deux pans de mur qui encadrent l'arc triomphal, et contre lesquels s'appuient les deux autels secondaires (fig. 5). Bien qu'altérées et bouchées dans leur partie supérieure, se dessinent nettement deux hautes et étroites niches en plein cintre à fond plat, encadrées par des colonnettes dont les chapiteaux sont en partie masqués par le remplissage effectué sans doute lors de la pose des deux retables. Les deux arcades aveugles étaient clairement articulées à l'arcade centrale par une ligne d'imposte commune et l'arcade centrale à double rouleau est elle-même dotée d'une frise ornementale constituée de perles encadrées par deux filets, épousant l'extrados de son arc supérieur, ce qui est rare à un tel emplacement. Cette composition monumentale peu commune reproduit les dispositions courantes de nombreuses façades occidentales en créant l'illusion de passages latéraux qui en fait n'auraient pu exister, l'emprise des piliers de la croisée empêchant qu'ils soient réellement ouverts.

Cette mise en scène architecturale ne se rencontre que rarement à l'intérieur des édifices, malgré les nombreuses variantes du traitement de la transition entre nefs et sanc-

tuaires ¹⁵. De telles niches existent de part et d'autre des deux chapelles orientées dans les deux bras de transept de l'église de Saint-Sornin, en Saintonge, mais on ne trouve guère d'autres cas pouvant être comparés directement avec Saint-Martin-de-Mazerat. Tout au plus peut-on constater qu'une telle composition se dessine au premier étage roman du clocher monumental de Saint-Emilion, au moins sur sa face occidentale, seule épargnée par l'empâtement gothique. A Porcheresse, en Charente, d'étroites arcades occupent le revers occidental des piliers qui portent la coupole de la travée sous clocher, mais il s'agit davantage d'un rattrapage que d'une véritable volonté de composition. A Saint-Martin, on devine donc une volonté de marquer fortement, et avec une certaine emphase, la séparation entre l'espace des fidèles et celui du clergé, en accordant à ce rétrécissement structurel une composition qui l'amplifie. Ces niches posent aussi la question de l'installation éventuelle d'autels à ces emplacements dès le Moyen Âge, autels pour lesquels ce dispositif aurait pu servir de retables ou en tout

15. Roux 2010.

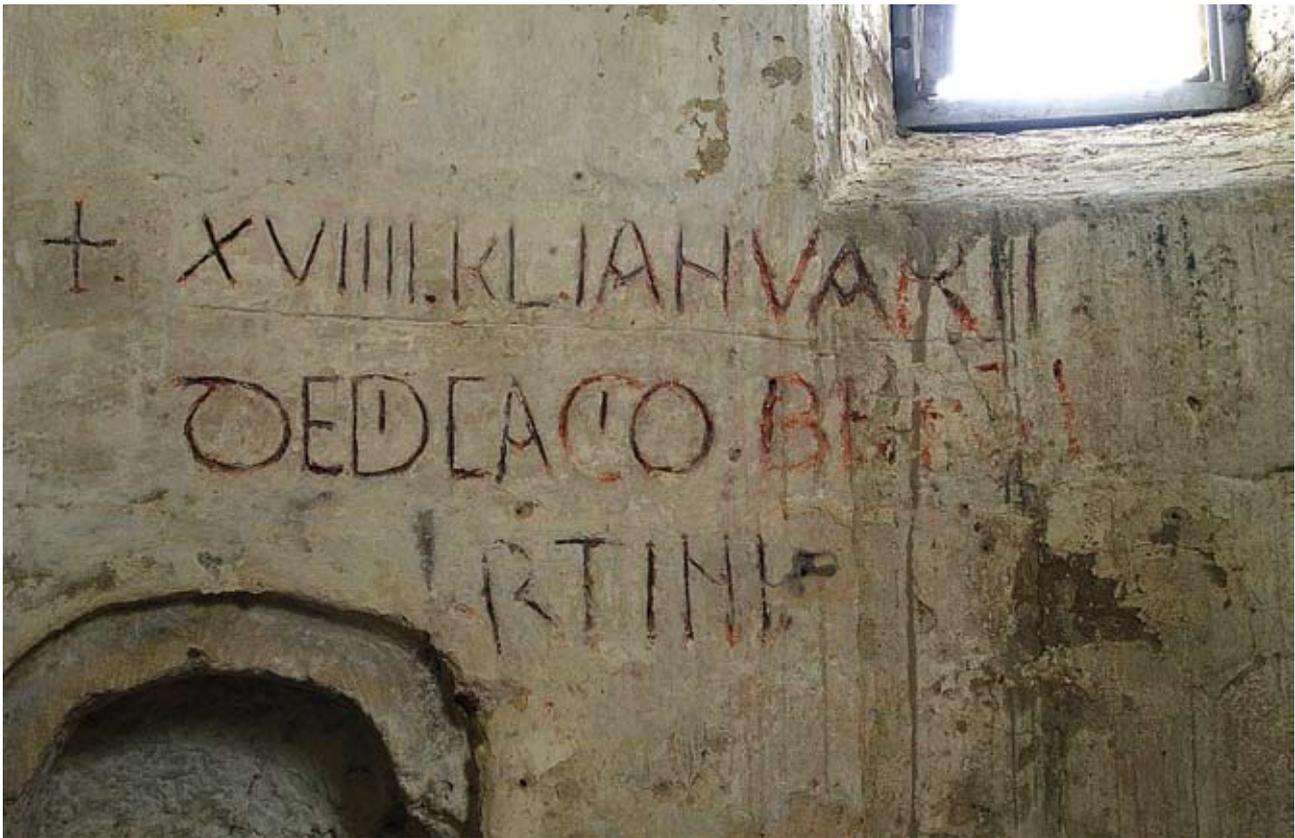


Fig. 6. - Inscription de dédicace située dans l'abside.

cas d'arrière-plan monumental. On trouve des signes évidents de la présence de tels autels dans certains édifices, même si souvent le mobilier a été remplacé à l'époque moderne et qu'il est donc difficile d'évaluer l'ancienneté de la formule. D'autres indices, absents à Saint-Martin, viennent parfois confirmer cette hypothèse, comme la présence de petites fenêtres romanes placées plus bas que les autres à l'extrémité orientale de certaines nefs pour mieux éclairer ces espaces liturgiques secondaires¹⁶. A Coulgens, en Charente, il subsiste même deux retables adossés aux piliers marquant l'entrée de la travée sous clocher, constitués de dalles de pierre verticales se terminant en plein cintre, avec un décor de billettes.

L'abside, très sobre, aujourd'hui dépourvue de toute modénature, est rythmée de contreforts plats, semblables à ceux de la nef. Ceux-ci montent jusque sous la corniche, soutenue par une série de modillons. Les arcs des fenêtres, encore perceptibles dans leur tracé, étaient peut-être rehaussés d'un cordon en relief, comme le suggèrent les traces visibles, mais, s'il a existé, il a été entièrement aplani lors des remaniements modernes qui ont affecté les baies. A l'intérieur, hormis une niche percée au

nord, l'abside est entièrement lisse. Une inscription gravée sous la fenêtre septentrionale et rehaussée de peinture rouge, déjà relevée par Léo Drouyn, nous indique une date de consécration, mais comme souvent, celle-ci ne donne que le jour – le dix-huit des calendes de janvier – et la dédicace à saint Martin, mais elle ne nous donne pas l'année. Toutefois, cette inscription peut correspondre à la première consécration, à la fin du XIe ou au début du XIIe siècle (fig. 6).

Le clocher, dont les angles sont renforcés de contreforts plats créant un effet de redents, comporte, quant à lui, deux étages séparés par une corniche sur modillons qui en fait tout le tour. Cette corniche présente la particularité d'être rythmée par une succession d'encoches verticales évoquant les glyphes de l'ordre dorique¹⁷. Comme à l'intérieur, les lignes horizon-

16. Ce constat peut être fait à Saint-Martial-de-Mirambeau et à Montpellier-de-Médillan en Saintonge, ou encore à Coulgens en Angoumois.

17. Au clocher de Saint-Georges-de-Montagne, mais aussi sur celui de Saint-Emilion, on retrouve ce thème, non pas en frise, mais sur les modillons eux-mêmes, qui imitent plus clairement encore les triglyphes antiques.



Fig. 7. - Chapiteau de la travée sous clocher. Entrelacs.

tales intermédiaires sont rehaussées par des impostes, prolongeant les tailloirs des chapiteaux, et l'on y retrouve le motif de damier, mais aussi des besants ou des bâtons brisés. Sur les deux niveaux une grande baie en plein cintre encadrée de colonnettes s'ouvrait sur chaque face, mais le second étage est écrêté au-dessus des impostes, celle du côté occidental ayant été entièrement rétablie à l'époque moderne, sans les colonnettes. Il est possible que cela soit la seule conséquence des destructions du XVI^e siècle, et qu'il n'y ait pas eu d'étage supplémentaire, car si l'on projette sur ce niveau tronqué la hauteur de l'étage inférieur l'élancement du clocher se révèle déjà nettement plus important que la moyenne des tours romanes correspondant à cette échelle de construction.

Un décor sculpté abondant et cohérent

Disons-le d'emblée : ce n'est pas la virtuosité de son décor sculpté qui constitue le point fort de l'église Saint-Martin. Toutes les œuvres, formant un ensemble relativement dense

– chapiteaux du portail méridional et de la travée sous clocher, modillons du chevet, chapiteaux et modillons du clocher – relèvent d'une exécution assez médiocre. Toutefois, si leur valeur esthétique est faible, les motifs qui s'y déploient et même le style qui s'en dégage sont intéressants car ils permettent malgré tout, en raison de leur forme très caractérisée, d'opérer des rapprochements avec d'autres œuvres de la région.

Les chapiteaux du portail et de l'intérieur de l'église sont les plus accessibles, mais un simple regard permet de constater l'homogénéité de l'ensemble du décor sculpté, jusqu'au deuxième niveau du clocher, ce qui indique une mise en œuvre assez rapide, sans doute par un seul sculpteur ou une petite équipe partageant le même niveau de savoir-faire et le même répertoire.

Au portail se dessine déjà la gamme des motifs et des thèmes qui reviennent sur toutes les parties du monument, enrichis par quelques formules spécifiques propres aux modillons. Le fonds commun de ces sculptures se compose de motifs d'entrelacs, de formes végétales très stylisées et schématiques, de personnages aux silhouettes grossières et de quadrupèdes, réduits eux aussi



Fig. 8 . - Chapiteau de la travée sous clocher. Hommes « croqués » par des fauves.

à des silhouettes dépourvues des indications morphologiques permettant d'identifier une espèce particulière, même si l'on y voit volontiers des « lions ». Une seule corbeille présente une scène mettant en présence plusieurs protagonistes, sans que l'on puisse véritablement déterminer s'il s'agit d'un chapiteau historié. Plusieurs « bonshommes » aux postures variées, les uns se tenant debout, les autres renversés ou à l'horizontale, forment un amas confus dont il est difficile d'interpréter le sens, même si l'on devine que cette confusion ne recèle rien de positif et que l'on y verrait volontiers une scène de châtement.

Une autre corbeille montre des lions aux corps informes à peine esquissés dont les têtes sont placées sur les angles, l'un sur la face antérieure, se tient sur le corps renversé d'un de ses congénères et l'autre se dresse en diagonale sur la face latérale. La tête de ce dernier est en partie masquée par le retour du redent dans lequel s'inscrit le chapiteau, comme si le sculpteur avec mal évalué l'emplacement du chapiteau, manifestement exécuté avant la pose. De ces gueules ouvertes jaillit un flot de tiges entrelacées qui se répandent sous les pattes des animaux. Les deux autres chapiteaux sont dépourvus de figures. Sur l'un,

un grand nœud d'entrelacs occupe toute la corbeille, tandis que l'autre présente un décor peu commun associant en partie basse des sortes de petits palmiers alternant avec des chevrons et en partie haute une frise en tresse.

Des variantes plus ou moins proches de ces thèmes sont représentées par les quatorze chapiteaux intérieurs – huit pour la travée sous clocher, deux autres correspondant aux colonnes orientales de la travée droite et quatre pour les niches placées aux extrémités orientales de la nef. Les entrelacs et les motifs évoquant plus ou moins lointainement des formes végétales, parfois réduites à de simples stries ou bourrelets disposés parallèlement, y occupent une place de choix, et malgré l'empâtement dû à une épaisse couche de badigeon, on reconnaît au moins deux chapiteaux qui reprennent exactement le thème végétal à « palmiers » et le nœud d'entrelacs déjà rencontrés au portail (fig. 7). Une corbeille, sur le pilier sud-est, réunit les seules figures complètes de cette série, avec des lions dont les têtes placées aux angles réunissent deux corps, ceux de la face antérieure se croisant en x. Cette fois, leurs gueules grandes ouvertes englobent les têtes de petits personnages

qui se tiennent debout (fig. 8). Sur d'autres corbeilles, seules des têtes de fauves occupent les angles, en l'absence de corps, le reste du chapiteau étant tapissé d'un fond végétal, dont des tiges semblent parfois sortir de ces masques. Deux chapiteaux sont simplement ornés de grandes feuilles lisses. Les quatre chapiteaux des niches qui occupent les deux pans de murs de part et d'autre de l'arc triomphal ont reçu un simple décor de bourrelets.

À l'extérieur, au chevet et sur le clocher, les mêmes types de motifs – jeux d'entrelacs assez informes, ornements végétaux très stylisés, au point de perdre toute substance, silhouettes d'hommes ou de fauves, masques d'angles – auxquels viennent se mêler des motifs souvent représentés sur les modillons : serpents, têtes de loup ou de chien tenant un fromage, têtes de caprins ou d'ovins, voire d'animaux plus difficiles à identifier, mais aussi couples enlacés, buveur muni d'un tonnelet, acrobates... Mais souvent, l'usure est telle que les formes sont aujourd'hui difficiles à identifier.

Le style est toujours le même, très fruste, ébauchant des formes en assez faible relief, aux contours manquant de fermeté et au modelé à peine ébauché, mais cette sculpture peu élaborée a suffisamment de personnalité pour ne pas laisser indifférent. Et de ce fait, des comparaisons proches et plus lointaines peuvent être suggérées. La familiarité de la sculpture de Saint-Martin avec celle de deux des églises de Montagne – Saint-Georges et Parsac – est la plus évidente. On retrouve au portail de Saint-Georges ces petits personnages à peine esquissés dont l'expressivité est réduite aux postures et aux dispositions des membres. Là aussi, l'usure et les mutilations rendent la lecture difficile, mais les modillons du chevet, mieux conservés à Montagne, donnent peut-être une meilleure idée de ce qu'étaient ces « bonshommes ». D'ailleurs au portail de Saint-Georges, un autre thème se prête au rapprochement, puisque des lions, domptés par un homme se tenant au centre de la corbeille semblent y engloutir de petits personnages dont même la tenue vestimentaire, une tunique courte évoquant une jupe, rappelle celles des silhouettes croquées par les lions de Saint-Martin. De même, le curieux motif végétal de tiges dressées sur la partie inférieure et se terminant en un petit « palmier » trouve-t-il un équivalent, et sans doute son origine, sur certains chapiteaux de l'arcature intérieure de l'abside de Saint-Georges, où les tiges semblent plus clairement dériver d'une interprétation erronée des gaines de caulicoles du chapiteau corinthien. Enfin, la tresse d'entrelacs présente à Saint-Martin au-dessus de ce motif se retrouve au portail de Saint-Georges sur la partie supérieure d'une corbeille ornée de palmettes.

Une sculpture d'origine poitevine ?

Mais, comme j'ai déjà eu l'occasion de le montrer¹⁸, cette sculpture, également représentée sur quelques chapiteaux de l'église de Parsac, vient aussi en écho de certaines productions plus lointaines, du Poitou et des pays charentais. C'est notamment dans la région de Melle et de Parthenay que l'on peut retrouver plusieurs similitudes avec des œuvres habituellement datées de la fin du XIe siècle. La façade occidentale de Saint-Savinien de Melle nous offre des comparaisons, tant avec le portail méridional de Saint-Georges-de-Montagne qu'avec les sculptures de Saint-Martin-de-Mazerat. On y retrouve, sur les métopes de la corniche, de petits « bonshommes » aux contours à peine ébauchés et des animaux aux silhouettes découpées en méplat, qui offrent quelques rapprochements avec des œuvres analogues au chevet de Saint-Hilaire de Poitiers. De semblables motifs sont conservés sur des modillons de la petite église de Saint-Trojan¹⁹, près de Cognac. Toutefois, c'est à partir des lions et des motifs d'entrelacs que des rapprochements plus pertinents peuvent être opérés. Un chapiteau du portail de Saint-Savinien de Melle en faible relief, mais plus élaboré que les métopes, montre des lions dressés sur leur séant, crachant des rinceaux végétaux. Toutefois, c'est un peu plus au nord que l'on peut situer le lieu d'émergence de cette sculpture, que Marie-Thérèse Camus place dans le dernier tiers du XIe siècle²⁰. L'atelier qui a produit les nombreux chapiteaux de l'église de Champdeniers pourrait être à l'origine de ces productions plus ou moins fidèles, sinon toujours dans la forme, du moins dans les thèmes et la composition. L'abondance des entrelacs, les lions aux grosses têtes placées sur les angles, les petits personnages vêtus d'habits courts sont autant d'indices qui laissent deviner une certaine connivence avec ces œuvres poitevines. Or, le relais de ces motifs pourrait avoir été assuré par la collégiale Saint-Seurin de Bordeaux, dont certains chapiteaux du porche occidental, réalisés sans doute à la même période, présentent des liens évidents avec celles de l'atelier de Champdeniers. Les entrelacs et les lions y résultent manifestement d'un contact avec la production poitevine, tant ils se distinguent de tout ce que l'on peut observer par ailleurs en Bordelais. Ce contact pourrait avoir été favorisé par la présence sur le siège archiépiscopal de Bordeaux de Josselin de Parthenay (1059-1080), dont l'intervention à Saint-Emilion fut déterminante dans la mise en place du chapitre canonial²¹.

18. Gensbeitel 2009.

19. Cabanot 1987, p. 201 et Gensbeitel 2004b, notice 89.

20. Camus 1992, p. 210.

21. Masson 2011, p. 182 et Boutouille 2013, p. 401-408.

Bibliographie

- Boutouille 2013 : Boutouille, Frédéric : « L'archevêque et les communautés canonicales en Bordelais à l'époque de la réforme grégorienne (1079-1145) », dans *La réforme dans le Midi (milieux XIe-début XIIIe siècle)*, Cahiers de Fanjeaux, n°48, Toulouse, Privat, 2013, p. 391-418.
- Brutails 1912 : Brutails, Jean-Auguste, *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, Ferret, 1912.
- Cabanot 1987 : Cabanot, Jean, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Paris, Picard, 1987.
- Camus 1992 : Camus, Marie-Thérèse, *La sculpture romane en Poitou. Les grands chantiers du XIe siècle*, Paris, Picard, 1992.
- Drapeau 2014 : Drapeau, Samuel : « Les carnets de dessins de Jean-Auguste Brutails », dans Araguas, Philippe, (dir.), *Jean-Auguste Brutails*, Pages d'Archéologie et d'Histoire Girondines, n°10, Société d'Archéologie de Bordeaux, 2014, p. 79-94.
- Drouyn 1859 : Drouyn, Léo, *Guide du voyageur à Saint-Emilion*, Paris, Didron, Bordeaux, Ferret, 1859.
- Gaborit 1979 : Gaborit, Michelle : *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-Ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Pyrénées-Atlantiques)*, 4 vol. (dactylographiés), thèse de 3e cycle, Université Bordeaux III, 1979.
- Gensbeitel 2004a : Gensbeitel, Christian : « Melle, église Saint Savinien », *Deux-Sèvres, Congrès archéologique de France*, 2001, Paris, 2004, p. 179-186.
- Gensbeitel 2004b : Gensbeitel, Christian, *L'architecture religieuse romane du XIe siècle en pays charentais et son évolution à l'aube du XIIe siècle*, thèse de doctorat, 5 vol. (littérature grise), Université Bordeaux 3, 2004.
- Gensbeitel 2009 : Gensbeitel, Christian, « Les églises de Saint-Georges-de-Montagne et Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans », *Revue archéologique de Bordeaux*, 2009, t. C, p. 33-51.
- Hanusse 1990 : Hanusse, Claire : « L'église Saint-Georges-de-Montagne », *Bordelais-Bazadais, Congrès Archéologique de France*, 1987, Paris, 1990, p. 221-229.
- Masson 2011 : Masson, Juliette, « L'église collégiale de Saint-Emilion », dans Boutouille, Frédéric, Barraud, Dany, Piat, Jean-Luc, *Fabrique d'une ville médiévale. Saint-Emilion au Moyen Âge*, Pessac, Aquitania, 2011, p. 181-198.
- Piat et alii 2011 : Piat, Jean-Luc, Scullier, Christian, Delaugeas, Valérie, « A six pieds sous terre ou au ciel : lieux d'inhumation en surface ou souterrains à Saint-Emilion », dans Boutouille Frédéric, Barraud Dany, Piat, Jean-Luc, *Fabrique d'une ville médiévale. Saint-Emilion au Moyen Âge*, Pessac, Aquitania, 2011, p. 39-101.
- Roux 2010 : Roux, Caroline, « A propos de l'arc triomphal. Origine, formes et emplacements dans l'espace ecclésial (IVe-XIIe siècle) », dans Baud, Anne (dir.), *Espace ecclésial et liturgie au Moyen Âge*, Travaux de la Maison de l'Orient, t. 53, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2010, p. 153-181.